

VOYAGES

Dans les terres du Minotaure

Michel Stefanini

VOYAGES

Dans les terres du Minotaure

Michel Stefanini

À Nans, Gaïa, Hugo, Robin

Minotaure

Le Minotaure serait-il le miroir de nos propres agissements ? Illustre-t-il, en divaguant sans fin dans son labyrinthe, l'inquiétante étrangeté de notre humanité ? Ni dieu, ni homme, ni bête, cet être divergent, additionne, dans une errance sans fin, la somme de nos différences.

Agrégat, chimère, aberration, cet «autre» porte en lui l'entière expression de nos peurs, devenant ainsi l'improbable reflet du coupable parfait. En le supposant seulement animé par ses pulsions instinctives, nous l'accablons de notre ignorance. Porterait-il donc, seul, la responsabilité de nos actes les plus vils ? Ce serait sans doute manipuler nos esprits que de vouloir nous le faire croire.

Mais, en définitive, quelle intelligence aurait pu s'épanouir dans de telles conditions ? Quel esprit résisterait à un tel enfermement ? Enfin, quels sacrifices devrions-nous consentir, pour qu'un acte délictueux, tenant simplement à un fil, ne devienne «providentielle» libération ?

Nos labyrinthes seraient-ils donc si complexes... si insolubles, que l'on ne puisse s'en extraire que par la mort ?

Naïvement, en détournant notre regard, nous nous pensons libérés. Nous élaborons de chimériques paysages. Égarés dans la lumière d'une invisible solitude, nous les pensons réels. Nous dressons, parcelle après parcelle... imperturbables... nos propres labyrinthes, décidément infinis.

«Tous les éléments qui composent ce travail, appartiennent au territoire dans lequel je vis, du plus infime des poils, au plus vaste des ciels, rien ne lui est étranger... et pourtant, chaque «image» procède, je le suppose, de quelque chose d'universel».

Michel Stefanini

L'homme coulait sous la lune,
légèrement,

il eut pensé s'accrocher aux étoiles,

en rêve,
en coulant,
légèrement.

S'il eut connu la lumière de tes yeux,
si verte, si translucide,
il en aurait deviné ton âme et regretté ce monde.

L'homme coulait sous la lune,
sans remord,
sans espace disponible entre sa bouche et l'eau,
paisiblement...

en apparence...

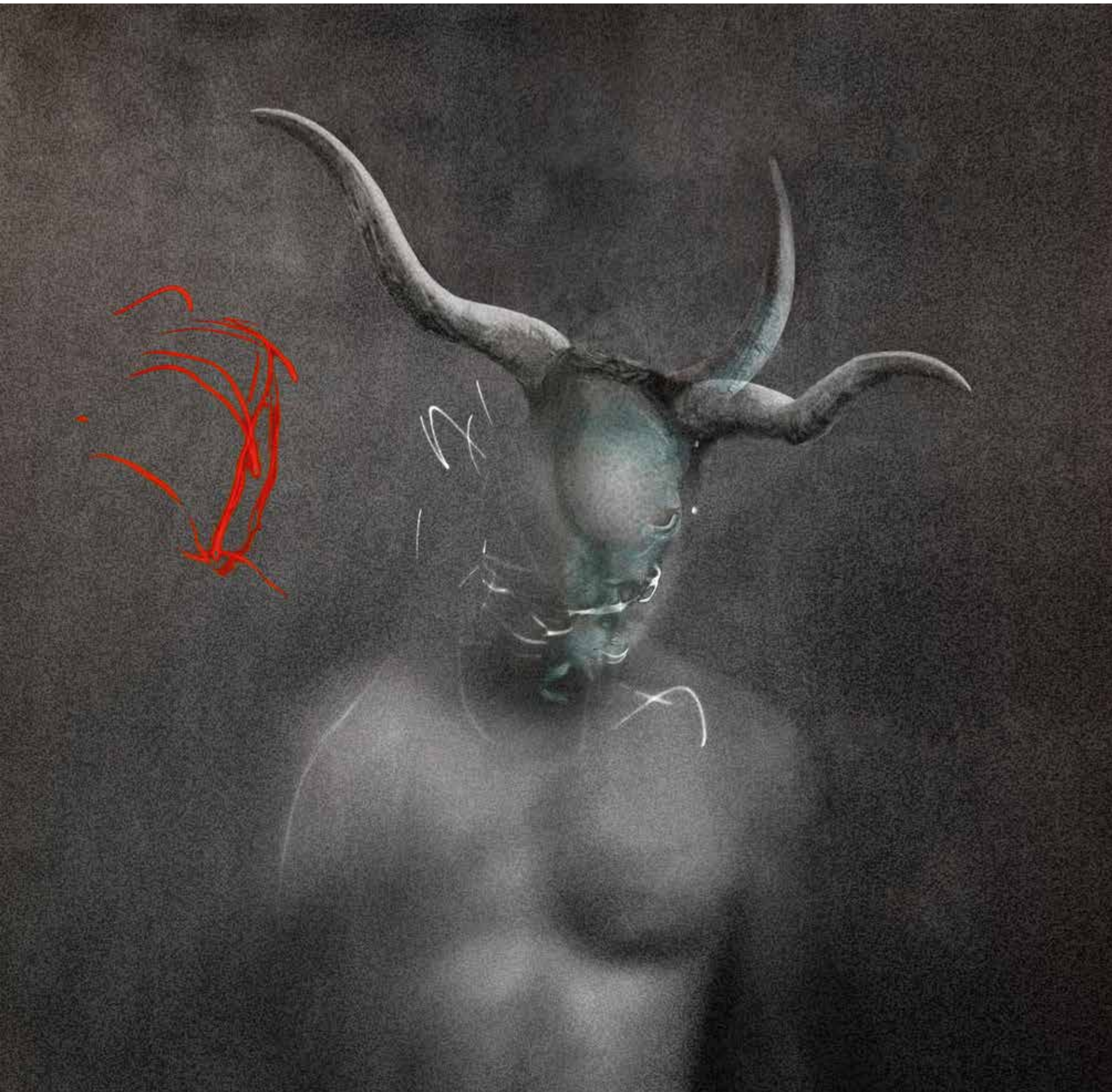
L'homme coulait sous la lune...

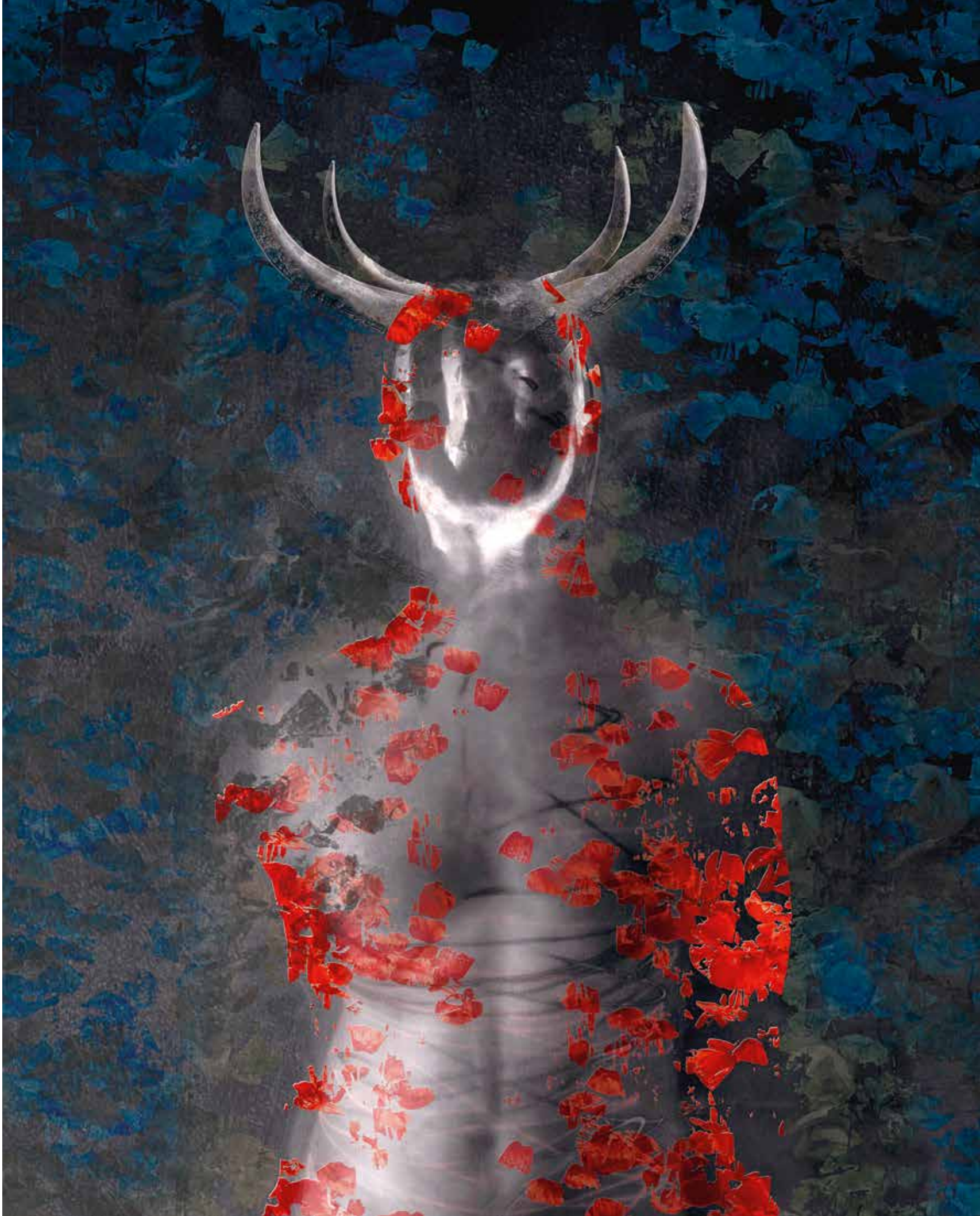


L'esprit passe
me heurte, brièvement,

j'hésite...
je pense,
et hésite,
et crois,
et tergiverse...

L'esprit glisse...
mon noir profond frémit...
l'esprit s'y baigne...
il nage longuement et mon noir se dissout dans son âme.
Il nage
et joue
et coule
et se pose au fond
et attend...
Puis, lève son regard vers le bleu lazuli
où les reflets de la surface poudroient.
Frémir...
disperser ces mouches teigneuses et entêtées...
apaiser l'onde,
laver de lune ces ovales colorés...
l'esprit revient
et creuse
et fouille
et pénètre et se terre...
et s'endort.





J'étais un pétale léger et doux,
rouge comme la pluie d'automne
au soleil qui se couche,
et... lentement, j'étais une métamorphose divine.

J'étais le mât qui guette des signaux improbables et furtifs,
et j'étais si sûr de les entendre...

J'étais furieux comme un taureau noir de feu,
qui court, sourd aux cris puérils des hommes
qui s'enchantent de courage...
des guerriers invasifs, qui disparaîtront eux aussi,
qui laisseront leurs terres aux signaux improbables,
qui viendront...

aussi sûr que toi et moi font nous
aussi sûr que nous et nous font eux,
aussi sûr qu'eux deviendront autres,
autres à ne plus se reconnaître en nous.

Un jour,
lorsque les coquelicots n'auront plus de rouge à se mettre,
le jour où la couleur s'apaisera jusqu'à disparaître,
un jour, où toi et moi qui faisons nous,
nous nous rejoindrons.

Il a fait si froid...
je me suis couvert de fleurs...
Imaginaires...

Au froid, les fleurs patientent et s'ennuient...
Seuls quelques chrysanthèmes s'agitent aux cimetières.

Dans le mistral les hommes persistent,
s'attristent,
insistent...

Les fleurs reviendront aux herbages
et je les brouterai et les éviterai,
glissant mes sabots, lentement, d'herbe en herbe.



Je vole,
je dors,
je songe...

et leurs regards se dirigeaient vers dieu...

lequel ?

Je ploie,
je somnole,
je discerne un rideau...
le soulève,

et leurs bouches...
obsolètes de mots ...

Riaient.



À Thèa, à Mila, à Nils, à Rosa et à celle qui vient...

Dans les terres

Parfois, dans le ciel, sur les terres, ou ailleurs, je vois des choses qui passent. Des fois, elles stagnent un instant, quelquefois elles disparaissent aussitôt. Occasionnellement, elles me parlent ou bien elles m'ignorent. De temps en temps, c'est moi qui les néglige... c'est dommage de les négliger... comme nous, elles sont si fragiles.

La mer est jaune.

Au loin...
le paquebot est immense et bleu de nuit.

Ma frêle voile se dresse dans l'ocre infinie.

Des vaguelettes, fines et droites,
montent... montent.

D'autres, plus sournoises, tombent du ciel.

Les branches de l'éclair se joignent aux miennes.

Mes racines enflamment l'eau.

Je coulerai... un jour...
et irai au fond de la terre.







À Pascale

Temps de chien, vert, noir,
Vert olive, gris de pluie,
seul le grand froid me tue.

Si tu me quittes mon amour,
je rancirais comme une huile délaissée,
je gèlerais et me fendrais comme un tronc qui éclate
dans un bruit sec et souterrain.
J'arpenterais la D24, comme un taureau enfui
et me perdrais dans les Caisses de Jean-Jean.
Je te chercherais,
Je te chercherai...
Vert, gris-vert, vert olive,
d'or qui coule sur ton corps endormi
et qui refroidit...

Je m'insinuerais dans les troncs fendus
et plongerais dans leurs racines profondes...
Je te chercherais, et te trouverais,
si tu me quittes mon amour.
Nous serons la feuille, et ses verts... si proches et si différents,
vert argent et vert olive éternellement unis.

Nous étions de chaque côté de l'ombre,
seuls, quelques coquelicots auraient pu nous servir de pont.
Mais ils sont si fragiles...et si peu nombreux.

Nous étions de chaque côté de l'ombre,
et tes yeux vert-olive noyautaient les miens...
et mes yeux noirs olive moulinaient les tiens...
Une rivière de cailloux bleus et ocre, coulait vers les pins.

Nous étions de chaque côté de l'ombre,
et tes huiles souveraines, par un improbable miracle,
glissaient de mes branches vers mon tronc.

Sur nos rives opposées, roule un torrent de calcaire
mais tes huiles si légères, par un improbable miracle,
ondoieront sur l'ombre profonde.



Le monde se couvre d'une rivière éternelle,
elle coule des nuages,

le monde noie les frêles coquelicots,

Le monde s'en fout...

Le foin s'imbibe,
les peupliers ploient,

Il pisse.





Seules, quelques gouttes tombaient lentement,
comme de fugaces pensées...
Elles happaient au passage mes humeurs sauvages,
et les enfouissaient à la terre.

A l'opposé de leurs verticales immuables,
j'édifiais de si étendus labyrinthes, que j'en oubliais l'issue...

Je pensais vivre ainsi,
simplement,
là... à attendre du vent qui passe,
la caresse des herbes et la douce rumeur des fleurs...
Mais, le silence s'empara du monde
et les folles abeilles, loin de mon museau,
se couchèrent au sol.

Je crus naïvement que, si à mon tour je m'y étendais,
les fleurs, surprises, renaîtraient...
Naïvement je croyais,
naïvement j'espérais...
Et...

...la douceur de ton regard s'éloigne
s'enfouissant au sol,
il rejoint les abeilles immobiles.

Les épreuves présentées ici sont tirées sur support Fine Art,
encres UV ou pigmentaires
Tirages uniquement en trois exemplaires

© Michel Stefanini
Plasticien
<http://www.michel-stefanini.fr>

Avec le soutien de



ISBN 979-10-699-9272-6

Achévé d'imprimer en France
sur les presses d'escourbiac l'imprimeur
au cœur du Tarn, en avril 2022

Imprimerie certifiée Imprim'Vert.
Les eaux de mouillage, les plaques, les produits de développement
et les chutes de papier sont recyclés





Lorsque les coquelicots n'auront plus de rouge à se mettre,
Le jour où la couleur s'éteindra jusqu'à disparaître,
Rendu sourd aux cris puérils des hommes...
Je deviendrai furieux comme un taureau noir de feu.

Pascale Éditions
inina

Prix : 35€
ISBN 979-10-699-9272-6

